LA CAPITALE
DES GAULES,
OU
LA NOUVELLE
BABILONNE.

Plurima in paucis.

par mr monbron aut
la henriade travestie



A LA HAYE.

M. DCC. LIX.

LA CAPITALE DES GAULES.

OU

LA NOUVELLE BABILONE.

Première partie.

A LA HAYE.

M. DCC. LIX.



LA CAPITALE DES GAULES, OU LA NOUVELLE BABILONNE.

J'ENTENDS dire tous les jours que Paris est la premiere Ville du Monde pour les agrémens & les commodités de la vie, un Paradis terrestre où l'on trouve

généralement tout ce qu'on peut ſouhaiter. Cela eſt vrai, quand les moyens de ſe procurer ce que l'on ſouhaite ne manquent pas. Mais ce Paradis terreſtre devient un lieu de ſupplice, d'autant plus cruel pour les infortunés, que l'abondance, les plaiſirs, la joye & les fêtes dont ils ſont les témoins, & auxquels ils n'ont nulle part, leur retracent plus vivement l'image affreuſe de leurs calamités & de leurs miſeres.

Quiconque eſt indigent &

vertueux ne doit pas vivre à Paris. Cette Ville immenſe renferme dans ſon ſein trois états dominans. Le Corps des Financiers, le Corps innombrable des Femmes galantes, & celui des Intriguans. Ce ſont eux qui mettent tout en mouvement, qui donnent le ton par-tout, qui tiennent le haut bout, & que l'on appelle la bonne compagnie; & malheureuſement cette bonne compagnie par excellence a ſi bien pris le deſſus, que les honnêtes gens ne ſa-

vent preſque plus où trouver la mauvaiſe.

Autrefois un air ſimple & modeſte, un maintien décent, de la conduite & des mœurs étoient une recommandation ſûre pour être honorablement reçû; la mode en eſt paſſée. Aujourd'hui beaucoup d'effronterie & de pétulance, un air important, des habits, des bijoux, de la dépenſe; ajoutez à tant de brillans avantages la réputation d'un eſcroc achevé, d'un homme abîmé, noyé de det-

tes ; d'un infâme qui vole, qui pille de toutes mains, & qui a réduit cent familles ſur la paille : voilà l'homme du jour, l'homme déſiré, chéri, ſouhaité ; l'homme en un mot que chacun s'arrache, & qui a renverſé la cervelle à une légion de femmes du premier rang.

Il fut un tems où regnoit en tous lieux un ſotte défiance qui empêchoit qu'on ne donnât tête baiſſée dans les nouvelles connoiſſances.

Mœurs de Sauvages ! vraye

rusticité ! On sait bien mieux vivre maintenant. Vouloir éplucher les gens & savoir ce qu'ils sont, c'est s'arrêter aux minuties. Ayez un certain extérieur ; soyez toujours prêt à faire la partie des Dames : sur toutes choses, ayez des dentelles, * car il est du dernier Bourgeois, de la plus honteuse crapule, d'oser se montrer sans dentelles : ayez soin outre cela d'être au courant des anecdotes de Ver-

* Une Financiere dit un jour en présence d'un Gentilhomme qui portoit du linge uni, qu'elle ne concevoit pas qu'on osât se montrer en bonne maison sans dentelles.

ſailles & de la Ville ; un joli homme qui ne ſauroit point par cœur ſon Marais & ſon Fauxbourg, mériteroit d'être ſiflé. Mêlez dans vos propos légers & badins une teinte de bel eſprit, un coloris d'érudition : parlez à tort & à travers ſur les Spectacles & ſur les Ouvrages nouveaux : citez les Nourriſſons du Parnaſſe à votre Tribunal ; jugez-les, appréciez leur mérite. Du reſte, ſoyez tranquille, on ne demandera pas qui vous êtes. Et qui l'oſeroit ? Vous

êtes à la mode : vous avez fait vos preuves. Le petit G . . . voudroit en vain vous diſputer la préſéance. Le ſang illuſtre dont il ſort, la douceur de ſon caractere, la nobleſſe de ſes ſentimens & le tour délicat de ſon eſprit ; toutes ces perfections ſont en pure perte vis-a-vis de vous. * Fi ! des femmes d'un certain ordre, des Fermieres Générales auroient-elles la complaiſance de s'ennuyer avec le petit

* Des Maltotieres ont eu l'impudence de parler ainſi d'un jeune Seigneur Allemand. Voilà ce que gagnent les Grands à s'encanailler.

G ?.. Mon Dieu ! qu'il a l'air étranger ! un pareil homme est-il fait pour la bonne compagnie ? Qu'on le renvoye chez les Germains.

Je ferois tenté de m'écrier avec Brutus : O vertu à qui j'ai tout sacrifié, ne serois-tu qu'une chimere & qu'un fantôme vain ? On aime à entendre proférer ton nom : on veut même être soupçonné de te rendre hommage ; mais malheur à quiconque le fait. On ne sauroit soutenir ses regards sans s'avoüer intérieu-

rement coupable ; ſa préſence eſt un témoin muet qui dépoſe contre la corruption du cœur : il n'en faut pas davantage ; c'eſt un homme noté. En effet eſt-on excuſable d'oſer avoir des mœurs, quand perſonne n'en a ? Quelle incongruité !

Quoi qu'il en ſoit, Paris eſt unique pour les reſſources. Nous en avons mille exemples ſous les yeux. Tels qui n'auroient pas de pain ni de ſouliers à quatre lieues de Paris, trouvent le louable ſecret

de manger dans cette Ville quarante mille francs tous les ans. Hé ! comment cela ? Devinez ſi vous le pouvez.

La Police eſt exactement inſtruite de tout ce qui ſe paſſe & de ce qui ſe dit journellement. Elle connoit tous les ſujets équivoques, les oiſifs de profeſſion, les piliers de Caffé, les gens ſans aveu ; enfin toute cette vermine dévorante qui vit ſur le commun. La Police ſait tout cela, & ne ſemble pas le ſavoir. Autre énigme a deviner. Oh !

le délicieux séjour où l'on peut employer les moyens les plus deshonnêtes pour se tirer honnêtement d'affaire !

Dans l'Armorique un Gentilhomme qui n'a pas de quoi vivre pend l'épée au croc, se met à travailler de ses bras, & laisse dormir Noblesse, en attendant que la fortune daigne le favoriser. A Paris un homme sans bien n'a qu'à mettre toute honte & toute pudeur de côté, & laisser dormir l'honneur, qu'il ne s'impatiente pas : quand il y pen-

ſera le moins, ſon honneur, de chetif & de maigre, de mince & de rampant qu'il étoit, ſe reveillera gras & refait, brillant & radieux. Ce ne ſera plus un honneur timide & obſcur qui craignoit de ſe produire & à qui tous les Suiſſes de porte faiſoient avanie; mais un honneur de diſtinction auquel toutes les maiſons ſeront ouvertes, & que l'on ira recevoir au bas de l'eſcalier. On ne ſe ſouviendra plus que cet honnête homme a mérité trois

ou quatre fois d'être pilorié, qu'il a même frisé le gibet. Vraiment ! on a bien autre chose à faire que de se rappeller de semblables miseres. D'ailleurs, la réputation revient ici comme les ongles. J'en rencontre tous les jours que leur infamie avoit chassés de la société, qui sont actuellement les plus honnêtes gens du monde, qui ont des Terres à clocher, des Marquisats, des Palais, & dont les fils tiennent un rang distingué parmi les Citoyens.

Il n'eſt point de ſang ſi corrompu, que l'argent ne purifie mieux que ne fait le mercure.

Les Lacédémoniens encourageoient le larcin, & puniſſoient ceux qui voloient de mauvaiſe grace & ſe laiſſoient ſurprendre. C'eſt à peu près la même choſe à Paris. On étrangle ſouvent un mal-adroit, un pauvre petit apprentif pour une peccadille ; tandis qu'un fripon profès, un illuſtre dans l'art de la rapine eſt ſûr de l'impunité. Il n'eſt

queſtion que de donner ſon bilan, & de ſe retirer dans quelque lieu de franchiſe. De-là on capitule avec ſes créanciers ; au bout de quelques mois on s'accomode à l'amiable, & l'on ſort la bourſe munie des deux tiers au moins de leur bien. Trois ou quatre retraites pareilles mettent mon coquin en état d'être homme de probité le reſte de ſes jours, & d'établir honorablement toute ſa famille. Voilà ce qui s'appelle avoir de l'eſprit. Auſſi dit-on communément : c'étoit une

excellente tête, un grand travailleur ; il a fait une bonne maiſon.... Mais il me ſemble que j'entends crier au larron, au ſcélérat, à l'infâme. Paix ! bonnes gens, paix ! vous disje ! Hé ! ſi l'on vous écoutoit, & que l'on voulût chicaner le monde pour de pareilles vétilles, répondez-moi, que deviendroient l'induſtrie & le ſavoir faire ?

Un Général d'Armée recevant de toutes parts des plaintes contre un Munitionnaire, le fit venir devant lui

& pour premier compliment le menaça de le faire pendre. Monſeigneur, répondit froidement le Munitionnaire, on ne fait pas pendre quelqu'un qui peut diſpoſer de cent mille écus ; & là-deſſus ils paſſerent dans le cabinet. Un inſtant après, Mr. le Général en ſortit perſuadé que c'étoit un parfait honnête-homme, & que ſes raiſons étoient ſans réplique. Ceci nous apprend qu'on ne doit pas juger trop précipitamment de la conduite du prochain, ni le con-

damner ſans l'entendre. Il eſt bien aiſé de dire que les gens de Finance ſont des fripons, mais il n'eſt pas ſi facile de le prouver.

Les jeux ſont à Paris d'un grand ſecours pour quiconque n'a rien & n'eſt propre à rien. Ils tiennent lieu de patrimoine, d'Offices, & de Charges. Ils rapprochent toutes les conditions, & mettent une ſorte d'égalité parmi les grands & les petits, les gens d'eſprit & les ſots. On rougiſſoit autrefois du métier de

joueur ; aujourd'hui c'eſt une profeſſion recommandable & qui donne entrée par-tout. Il y a dans Paris, à la honte du bon ordre, deux cens maiſons de jeu, ou plutôt deux cens coupe-gorges, qui ſont le rendez-vous des filoux & des dupes. Des Comteſſes & des Baronnes du dernier ſiécle préſident dans ces funeſtes tripots. De reſpectables fripons font d'ordinaire au nom de ces vieilles Sybilles les honneurs du tapis. Ce ſont eux qui taillent & tiennent le ra-

teau. Rien n'eſt plus charmant que de les voir travailler ; ſur-tout, s'il leur tombe ſous la main des Enfans de famille ou quelqu'Etranger. Avec combien de politeſſes, d'attentions & de procédés obligeans ne le dépouillent-ils point ! que de complaiſance & de douceur ! que de paroles conſolantes ! Peu s'en faut que le pauvre dépouillé ne les remercie encore de l'avoir réduit à ſa derniere chemiſe. A propos de voleurs de cette eſpece, j'ai vû à Toulouſe un

exemple de ſévérité qu'il ſeroit bon qu'on imitât dans tous les Tribunaux de Juſtice. Un Chevalier du lanſquenet fut fouetté, marqué, & condamné à ſix ans de galeres, pour des tours d'adreſſe qu'on traiteroit ici de bagatelles. Il y eut même pluſieurs Magiſtrats qui opinérent à la mort. Bien des gens ſans doute ſe recrieront contre un ſemblable Jugement; pour moi, je me fais honneur d'y applaudir.

La cupidité & le luxe ont

établi

établi des jeux par-tout. Le revenu des cartes aide à défrayer les trois quarts des maiſons de Paris. Chaque famille a ſes coteries particulieres ſur leſquelles ſon ordinaire eſt fondé. Inviter les gens à dîner, ou les inviter à venir le gouſſet garni payer leur écot, c'eſt la même choſe. Ainſi quelqu'un qui ne joüe pas n'a que faire de ſe préſenter nulle part; il n'y a point de couvert pour lui. En effet, de quel pays vient un homme qui n'a pas la complaiſance de perdre

ſon argent avec les Dames ? A quoi eſt-il bon ? Eh oui ! mettez-vous ſur le pied de recevoir de tels convives, votre table ne ſera bientôt remplie que d'écornifleurs & de piqueurs d'aſſiettes.

Ce qui fait que les femmes ſont ſi paſſionnées pour le jeu, c'eſt qu'elles ont le privilége de friponner tant qu'il leur plaît. Quelque groſſieres que ſoient leurs manœuvres, il n'eſt pas permis de s'en appercevoir, encore moins de s'en plaindre. On paſſeroit dans le

monde pour un brutal & un chicaneur. Laiſſez-vous dépouiller avec docilité, ne témoignez point d'humeur, ne ſoufflez pas le mot, vous ſerez un homme charmant. La condition eſt dure; mais peut-on payer trop cher la bien-veillance des Dames ?

Si le brigandage du jeu eſt paſſé en coûtume parmi les femmes, le libertinage & la débauche ne le ſont pas moins. Boileau comptoit juſqu'à deux honnêtes femmes de ſon tems; je laiſſe à penſer com-

bien il en compteroit aujour-d'hui. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que la pudeur & la modeſtie, la diſcretion & la retenue, qui faiſoient autrefois l'ornement du ſexe, ſont ſouvent remplacées par l'effronterie & la licence, & par tout ce qui porte le caractere de la proſtitution la plus ſcandaleuſe : au Sacrement près, il n'eſt pas poſſible d'appercevoir aucune différence entre ce qu'on appelle une honnête femme & une femme publique.

Du tems de nos peres on

ſe propoſoit le mariage comme la voye du vrai bonheur & du repos de la vie. Une union ſi ſainte & ſi reſpectable étoit fondée ſur l'eſtime & l'inclination mutuelle. On demandoit : eſt-elle vertueuſe ? eſt-elle ſage ? eſt-il honnête homme ? cela ſuffiſoit. Dans ce ſiecle-ci, ce ſont des qualités de ſurérogation. A-t-il de l'argent? en a-t-elle ? Dieu pourvoira au reſte. Un doüaire & une dot ; il n'eſt pas queſtion d'autre choſe. Le mariage eſt devenu une affaire de

pur intérêt. On a besoin d'une femme ou d'un mari pour faire un remboursement, pour dégager une Terre, ou pour augmenter son train. On se marchande comme un meuble, & on se livre indifféremment au plus offrant & au dernier enchérisseur.

Quelle dépravation ! Voilà pourtant les tristes effets du luxe. O vous, corrupteurs infâmes de l'innocence & des bonnes mœurs, de quel front osez-vous soûtenir que le luxe est nécessaire dans un Etat ?

Si l'exemple des Assyriens, des Perses, des Grecs & des Romains ne suffit pas pour vous éclairer sur la fausseté d'une si pernicieuse maxime, voyez ce que l'Etat a gagné depuis qu'on y a introduit le luxe. Il a ouvert, direz-vous, mille sources au commerce dont les canaux féconds répandent & distribuent l'abondance en tous lieux. Dites plutôt qu'il a ouvert un champ libre à la cupidité qui vous dévore, & qu'au milieu de toutes vos possessions, vous êtes cent fois

plus indigens que n'étoient vos ancêtres. Ils avoient à la vérité moins d'especes numéraires ; mais ayant encore moins de besoins, ils étoient réellement riches de ce qu'ils ne désiroient pas.

Le luxe est la gangrenne de tout Corps politique. Elle fait d'abord des progrès imperceptibles, & on ne la sent vivement que quand elle a gagné les parties nobles & qu'il n'y a plus de remede. Quelqu'un, je crois, l'a dit avant moi ; n'importe, les vérités

utiles ne ſauroient être trop répétées ; & quelque médiocres qu'en ſoient les fruits, le peu de bien qu'ils produiſent eſt toûjours un bien. Que l'on vante tant qu'on voudra nos manufactures, nos ouvrages de goût & d'agrément ; & toutes les ſuperfluités par leſquelles notre Nation ſe diſtingue entre les autres, je ſoûtiens que toutes ces choſes ſont plus nuiſibles qu'avantageuſes au Royaume. La raiſon de cela, c'eſt que nous en conſommons beaucoup trop,

& qu'en bonne politique elles ne devroient être destinées qu'à l'exportation. Mais comme les Etrangers pourroient bien ne se pas soucier de nos modes, si nous ne prêchions d'exemple, nous imitons les charlatans qui s'empoisonnent pour avoir occasion de débiter leurs drogues.

La France seroit perduë il y a long-tems, si l'esprit de bagatelles & de sottises dont nous sommes possédés n'eût gagné chez nos voisins & ne les eût rendus presque aussi foux que nous.

Ce ſont les Etrangers, me dira-t-on, qui font rouler l'argent dans Paris. Si vous en ſupprimez le luxe & les plaiſirs, ils n'y viendront pas, & vous anéantiſſez le commerce. Je réponds à cela que s'il ne venoit à Paris que des Etrangers proprement dits, l'objection ſeroit plauſible, & le luxe ſeroit peut-être un mal néceſſaire. Mais il eſt certain qu'année commune le nombre des véritables Etrangers qui font quelque figure à Paris ne monte guere au deſſus

de vingt ou trente, & c'eſt ſans doute beaucoup. * Quant aux autres, à qui par coutûme on donne auſſi le nom d'Etrangers, ils ſont tous Sujets du Roi, & le nombre en eſt ſi grand qu'ils compoſent plus de la moitié des habitans de la Ville.

On conviendra donc que Paris ne doit réellement ſa ſplendeur & ſes richeſſes qu'à la diſette & à l'épuiſement des

* Il ne faut pas ranger les Miniſtres des Cours dans cette claſſe.

Provinces que les Regnicoles affament. Combien en voit-on tous les jours qui, entraînés par l'attrait du plaisir & du libertinage, viennent à Paris dissiper crapuleusement en deux ou trois soirées, ce qui suffiroit à les maintenir chez eux avec honneur des années entieres! Combien de peres dénaturés y mangent le patrimoine de leurs enfans! Combien d'enfans perdus de débauches y dévorent la succession de leurs peres! Que de jeunes gens desti-

nés à remplir des Charges diſtinguées dans la Province, & ſur leſquels leurs familles fondoient les plus hautes eſpérances, ſont venus engloutir dans cette dangéreuſe Babilonne, avec leur innocence & leur réputation, toute leur fortune ? En un mot, combien en a-t-on vûs qui, avant d'avoir mis les pieds ſur ce ſol impur, portoient dans le cœur le germe de toutes les vertus, & ont ſouffert depuis, pour la réparation de leurs crimes, la mort

la plus infamante & la plus ignominieuſe ?

Tous ces exemples ne concluent rien. Nos Politiques ont décidé que le luxe eſt l'ame de Paris ; qu'il eſt d'une reſſource infinie pour les beſoins de l'Etat ; & que Paris paye plus lui ſeul que cinquante Villes enſemble. Cela eſt vrai ; mais comment paye-t-il, & aux dépens de qui ? Quand les canaux d'où il tire ſes fonds ſeront taris & deſſéchés, ſes moyens ſeront-ils inépuiſables ?

C'eſt l'harmonie & la circulation égale des liqueurs relativement à tous les membres, qui ſont le principe de la force & de la ſanté du corps. Il en eſt de même d'un Etat de quelque nature qu'il ſoit. Si les membres qui le compoſent ne contribuent pas, chacun pour ſa part, à l'entretien commun ; ſi le principal & le chef veut s'engraiſſer de la ſubſtance des autres : quand il les aura conſumés , il ſe conſumera à ſon tour , & tout le corps à la fin périra

faute de nourriture.

Ce n'eſt donc qu'en rétabliſſant le mouvement & la circulation dans tous les membres de l'Etat, qu'on peut le tirer de la ſtupeur & de l'engourdiſſement où il eſt réduit. On ne doit jamais ſe flatter d'en venir à bout qu'en détruiſant le luxe de la Métropole : il n'y a donc pas à balancer.

Le libertinage & la corruption générale doivent leur premiere origine à l'établiſſement des Spectacles. La Co-

médie eſt un boëte de Pandore qui nous a inondés de vices. En vain les partiſans du Théâtre ſoutiennent que la Scene forme l'eſprit & le cœur, qu'elle adoucit, polit & rectifie les mœurs, qu'elle épure les ſentimens, qu'elle éleve l'ame & porte à l'héroïſme. Jargon de Poëtes & de Bateleurs, lieux communs & vieux ſtile, dont nous ne voyons que trop par notre propre expérience le ridicule & la fauſſeté.

Il eſt certain que tout ce

qui dégoûte du travail & diſtrait le peuple de ſes occupations, que tout ce qui nourrit & flatte ſon oiſiveté, ne ſauroit être bon. Il eſt auſſi très-certain que la Comédie & tous les ſpectacles frivoles ne ſont propres qu'à plonger dans la moleſſe, qu'à inſpirer du goût pour les plaiſirs & donner de l'averſion pour le travail : il eſt donc évident que ces ſortes d'amuſemens ſont de la plus dangereuſe conſéquence, & qu'en bonne police on devroit les défendre.

La fureur du Théâtre & & des Répréſentations dramatiques eſt montée à un tel point, que, ſi l'on n'y remédie promptement, Paris ne ſera plus bientôt qu'un peuple d'Hiſtrions & de Baladins. On joüe par-tout la Comédie. C'eſt un délire général qui a gagné toutes les Profeſſions. Va-t-on chez quelqu'un pour affaire : démarche inutile. Monſieur ne voit perſonne : il étudie ſon rôle. Ici c'eſt un homme conſtitué pour regler les différends des Citoyens &

prononcer ſur leur fortune ou ſur leur vie, s'aviliſſant & ſe dégradant ſous les habits de Trivelin. Là c'eſt un Militaire auſſi bon Comédien que Dufreſne, & auſſi mauvais Guerrier, repréſentant Achille furieux, tandis que les ennemis ſont à nos portes. D'un autre côté c'eſt un Financier inſolent, jouant le rôle de Marquis au lieu de celui de Valet pour lequel il ſemble être né. Mais comme l'amour eſt la baſe & l'ame de la Comédie, on penſe

bien que le beau ſexe ne demeure pas les bras croiſés, & que toute la chaleur de l'action & le plus vif intétêt roule ſur lui. Auſſi c'eſt dans cette innocente école que la plûpart de nos femmes ſe forment au bien, & s'inſtruiſent de leurs devoirs. C'eſt là qu'elles apprennent le grand art de filer une paſſion, de nouer une intrigue, de feindre, de diſſimuler, de ruſer, de déconcerter la vigilance d'une mere, de mettre en défaut la jalouſie d'un mari, &

de commettre les plus horribles perfidies ſous le maſque auſtere de la ſageſſe. C'eſt, en un mot, dans cette édifiante école qu'elles apprennent la théorie des vertus & la pratique des vices.

On me dira, ſans doute, que ce n'eſt point la faute des grands Maîtres de la Scene, ſi l'on abuſe de leurs maximes : que Meſſieurs Corneille, Racine, Crébillon & Voltaire, n'ont rien écrit contre la pureté des mœurs, rien qui ne fût conforme aux regles &

aux principes de la plus exacte morale. D'accord ; mais Corneille & Racine ont reconnu la vanité de leur art, & se sont repentis de n'avoir pas fait un meilleur usage de leurs talens. Ils ont observé que la plûpart ne se rassemblent dans ces lieux oisifs que pour y récréer leurs yeux par la vûe d'un spectacle pompeux & brillant, pour y faire étalage de leur parure, se critiquer & se déchirer les uns les autres. Ils auroient dû sentir aussi combien il est indécent

que

que des mercenaires ſouvent ſans mœurs & ſans ame faſſent le métier de réciter des Scenes inimitables par la beauté & la délicateſſe des ſentimens ; que des femmes ſouillées d'ordures & perdues de réputation ayent l'audace de repréſenter la vertu ſous les images les plus nobles & les plus intéreſſantes. N'auroient-ils pas dû prévoir que de pareils modeles ne peuvent être capables que d'inſpirer du dégoût pour les bonnes choſes ? En effet, qui ne

ſeroit pas tenté de croire que l'honneur , l'humanité , le courage & le véritable amour ſont de pures chimeres & des fables , quand on employe des gens notés d'infamie pour nous les annoncer ? Si l'on veut conſerver à l'eau ſa pureté naturelle , ce n'eſt point par des canaux bourbeux qu'il faut la faire paſſer. Je conclus de-là que les Drames de Meſſieurs Corneille, Racine, Crebillon & Voltaire ſont admirables à lire & ſcandaleux à voir repréſenter.

J'en dis autant des Comédies de Moliere, de Renard & de plusieurs autres hommes célebres de ce siécle. Ce sont d'excellens morceaux dans leur genre, mais des morceaux de cabinet dont la bonne morale ne sauroit balancer les pernicieux effets que le tableau vivant des passions & le jeu séduisant des Acteurs produisent aux lumieres.

Je sçais qu'on m'objectera qu'il faut des Spectacles à Paris pour occuper une infinité

de gens desœuvrés, qui dans leur loisir seroient capables de se porter aux excès les plus funestes. Il résulteroit de ce raisonnement que les gens desœuvrés & sans occupation sont un corps redoutable que l'Etat a intérêt de ménager. C'est faire aux fainéans beaucoup plus d'honneur qu'ils ne méritent.

Renversez les Théatres, fermez les Caffés, & faites main-basse sur ces honteuses maisons où l'espoir du gain rassemble les filoux & les du-

pes. N'ouvrez vos promenades publiques que les jours de Fêtes : le Citoyen laborieux ne ſe promene pas les jours ouvriers. Enfin pourſuivez l'oiſiveté, ne lui laiſſez aucun lieu de retraite ; & je vous garantis Paris bientôt purgé de toute ſon écume, au profit des Provinces qui s'en ſerviront comme les cultivateurs ſe ſervent du fumier pour engraiſſer & féconder les terres.

Tous ces eſſains de Prêtres & de Béneficiers que la molleſſe & le plaiſir attachent ici,

retourneront chez eux manger leurs revenus. Ces fourmillières d'animaux équivoques, ſans état & ſans ſexe, connus ſous le nom d'Abbés, reçus par-tout, & par-tout mépriſés, diſparoîtront de même, & tranſplantés ſéparément deviendront peut-être d'honnêtes gens. Ces légions d'hommes dévoués au ſervice de la patrie, que l'on rencontre à chaque inſtant, iront dans le ſein de leurs familles & à la ſuite des Places reclamer des honneurs qu'il

n'eſt pas poſſible qu'on leur rende à Paris, où l'on voit autant de Croix que de Calotes & de Petits-colets. Les choſes les plus précieuſes nous deviennent bientôt indifferentes, quand nous les avons ſans ceſſe ſous les yeux. Nos barbouilleurs de papier, ſoi diſans Litterateurs & beaux eſprits, vuideront auſſi le pays; & de plats Ecrivains qu'ils ſont, pourront devenir avec le tems de bons & utiles Artiſans dans la province. Qui peut le plus, peut le moins;

car quoiqu'il faille du talent pour bien faire des souliers, je crois qu'il en faut davantage pour fabriquer un mauvais livre ; mais toute compensation faite, il vaut mieux être bon Cordonier que mauvais Auteur : le premier a du pain, le second n'en a pas.

Cette innombrable Valetaille dont Paris regorge, & qui composeroit des Armées, se dispersera dans les campagnes ; & l'agriculture reprenant son ancienne vigueur, nous serons bientôt en état

de porter à nos voiſins ce que nous en tirons à ſi grands frais. Le Gouvernement gagnera par cette réforme des Soldats & des Cultivateurs dont il a tant de beſoin.

Que les Grands de la Nation ayent un cortége convenable à leur rang, rien n'eſt plus juſte : ce ſont nos ſuperieurs. Mais que de miſerables Publicains, engraiſſés de la ſueur du Peuple, ayent chacun trente fainéans à leur ſervice, & ſoixante chevaux dans leurs écuries ;

qu'ils ſe piquent d'avoir les plus brillans équipages, & de faire la meilleure chere de Paris ; qu'ils reçoivent chaque jour à leurs tables l'encens & les hommages d'un tas de gourmands plus mépriſables qu'eux ; en un mot, qu'ils dépenſent dans l'eſpace de deux ou trois mois ce que quelques uns de nos Princes ne dépenſeroient pas dans le cours d'une année : c'eſt un abus que tout homme ſenſible, tout ami de l'humanité ne ver-

ra jamais qu'avec indignation.

Quelqu'un prônant un jour ces Oiſeaux de rapine, eut la baſſe complaiſance de les appeller les ſoutiens de l'Etat. Ils le ſont, lui répondit-on, comme la corde l'eſt des malheureux qu'elle étrangle. Que de juſteſſe dans cette réponſe ! Elle vaut ſeule tous les Adages d'Eraſme.

Quantité de gens s'imaginent qu'il n'y a pas de plus ſûr moyen de remédier au luxe que de le taxer ; mais

le remede, je crois, ſeroit pire que le mal, & ce ſeroit jetter de l'huile dans le feu pour l'éteindre. Comme il n'eſt point d'animaux, (les Dévots à part,) plus orgueilleux que les Financiers & les nouveaux parvenus, on ne doit pas s'attendre qu'ils ſoient gens à rien retrancher de leur train, quelque taxe qu'on leur impoſe. Etabliſſez des Chambres de Juſtice pour les faire dégorger, preſſez-les comme des éponges, ils n'en ſeront que plus ardens au pillage,

& ce ſera le pauvre Peuple qui payera pour eux.

C'eſt en coupant l'arbre au pied qu'on le détruit : on le fortifie en l'élaguant. Il faut abattre le luxe & l'attaquer juſques dans ſes racines ſans s'arrêter aux branches. Mais comment s'y prendre ? Rien n'eſt plus aiſé. Faites de bonnes loix ſomptuaires : reglez ſurtout les états ; & que le Gentilhomme, juſqu'ici honteuſement confondu dans la foule, puiſſe déſormais être reconnu à quelque marque

distinctive. Que le Magistrat en ait une particuliere , afin que le Courtaut de boutique ne partage plus avec lui les égards dûs à la robe. Que ceux qu'on trouvera cachés sous l'habit ecclésiastique à dessein de mener une vie plus délicieuse & de joüir du doux avantage de faire les insolens sans conséquence, ayent à renoncer à leur mascarade sous peine de punition corporelle, pour avoir témérairement empiété sur les droits du Clergé.

A l'égard du ſexe (car c'eſt lui qui perd tout par ſes diſpendieuſes folies) qu'il ne ſoit permis qu'aux Dames de qualité & aux Demoiſelles de porter quelques pierreries pour les diſtinguer des Femmes d'affaires, des Marchandes & des Femmes de la petite robe. Il n'eſt pas décent que des Bourgeoiſes faſſent les importantes & bravent des perſonnes à qui elles doivent honneur & reſpect.

Moyennant de ſi ſages reglemens, tout rentrera dans

l'ordre naturel : la ſubordination ſera rétablie ; & ce que l'on verra ſans doute avec ſurpriſe , ces hommes ſortis de la fange qui frelatent de leur ſang impur celui de la haute Nobleſſe & nous inondent de métifs , ouvriront enfin les yeux & abjureront leur orgueil. Le Particulier , reſſerré dans ſa ſphére , employera à ſon entretien & à ſa ſubſiſtance ce que la vanité & le déſir de paroître lui dérobent. L'émulation & l'amour du travail re-

naîtront insensiblement, & l'esprit de dissipation s'évanouissant : chacun, loin de regarder sa maison comme un lieu d'exil, en fera ses délices. Les époux, differens de ceux d'aujourd'hui, qui sont quelquefois six mois sans se rencontrer, quoique sous le même toit, se verront tous les jours, & ne se lasseront pas de se voir. Ils ne dédaigneront pas de veiller à l'éducation de leurs enfans & d'entrer dans les détails du ménage.

Les femmes ſe contenteront d'être raiſonnables, ſans ambitionner le ſot honneur de chauſſer le cothurne ou le brodequin, & d'emboucher la trompette héroïque. Elles ne tiendront point bureau de bel eſprit, & ne ſe feront pas gruger par des Auteurs gloutons accoutumés à payer d'un encens paraſite la bonne chere qu'on leur fait. Elles ſubſtitueront à la ridicule manie des ſciences les occupations convenables au ſexe. & ne rougiront point, pour

ſe délaſſer des embarras domeſtiques, de manier l'éguille & le fuſeau.

Enfin que dirai-je de plus? Dès que chacun ſe renfermera dans les bornes de ſon état, & que la vanité manquera d'alimens, le regne des bagatelles & des frivolités s'évanoüira, & la raiſon reprendra le deſſus.

FIN.